



Commentaire du poème de CATULLE : « Amour, haine, passion »

Ce texte est le poème 5 des Poésies de Catulle, poète élégiaque romain qui vécut au I^{er} siècle avant J.C., et dont on sait peu de choses si ce n'est que, originaire de Vérone, en Gaule cisalpine, il vint à Rome, fréquenta les cercles littéraires et mondains et connut Cicéron et César. Admirateur des poètes lyriques grecs du VI^{ème} siècle avant J.C., Sappho, Callimaque et Théocrite, il sait utiliser une métrique savante, mais s'illustre aussi dans la poésie satirique. Il se moque notamment de ses rivaux en amour. En effet, la grande passion de sa vie fut Clodia, femme plus âgée que lui, très courtisée et fort volage, qu'il célèbre sous le nom de « Lesbia » (probable hommage à la poétesse Sappho, qui vivait sur l'île de Lesbos).

Le poème que nous étudions ici exprime avec sincérité et simplicité la passion de Catulle. Nous en ferons une explication linéaire.



La composition de ce texte, en deux parties, est simple : les six premiers vers constituent une profession de foi épicurienne, avec une réflexion philosophique, tandis que les vers 7 à 13 inclus sont une invitation plus « concrète » à des gestes d'amour.

Le premier vers contient des indices concernant les personnages : *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus* Vivons, ma chère Lesbie et aimons-nous ! Les verbes sont à la 1^{ère} personne du PL et impliquent un sujet pluriel ; l'apostrophe au vocatif, très possessive (*mea*), laisse supposer que le narrateur est un amant qui parle à sa maîtresse. L'emploi de la 1^{ère} personne correspond bien au registre lyrique. Le subjonctif présent à valeur d'impératif est donc injonctif et il manifeste une sorte d'urgence : il faut aimer pour vivre et il faut vivre l'instant présent.

Développant, sans doute, la notion d'amour (*amemus*), les vers 2 et 3 évoquent la jalousie de vieillards, qui leur fait condamner l'attitude trop libre des jeunes gens : *rumoresque senum severiorum/ omnes unius aestimemus assis !* Ne tenons aucun compte de tous les murmures des vieillards trop austères ! La métaphore monétaire du vers 3 (littéralement : « estimer à la valeur d'un seul as ») illustre déjà l'idée, devenue cliché, selon laquelle les amoureux vivent d'amour et d'eau fraîche et ne se soucient donc pas d'argent pour vivre ; de même, les médisances des vieillards leur paraissent chose insignifiante.

Toutes ces notions annoncent la philosophie épicurienne qui sera exprimée plus tard par le poète Horace (*Carpe diem !*). Les vers 4 à 6 inclus, passage central dans ce texte, sont consacrés à la brièveté de la vie et invitent, implicitement, à jouir le plus possible du présent : *Soles occidere et redire possunt : / nobis cum semel occidit brevis lux, / nox est perpetua una dormienda* Le soleil peut se coucher et renaître : mais nous, quand s'est éteinte une fois notre brève lumière, nous n'avons plus qu'à dormir une nuit perpétuelle. L'emploi du pluriel emphatique (*Soles*, mis pour *Sol*) insiste sur l'image du « soleil » et le mot est mis en valeur en tête du vers. La ponctuation à la fin du vers 4 (deux-points) souligne l'asyndète (absence de lien) et l'opposition entre les vers 4 et 5. Le soleil et les humains s'opposent, en effet : le premier ne



cesse de mourir (« tomber ») et de renaître (« revenir »), tandis que, pour les seconds, la mort (*occidere* = tomber) est définitive. L'image est d'autant plus juste en latin que, pour les Romains, le séjour des morts se trouve sous la terre, aux lieux inférieurs (*Inferi*), et c'est par là que passe le char du Soleil, la nuit, pour revenir vers l'Est après avoir sombré dans les eaux de l'Océan. Le soleil « revient » de sous la terre ; les hommes, non. D'autre part, la notion de « nuit perpétuelle » est intéressante car elle montre que, pour les Romains comme pour les Grecs, après la mort on n'est plus qu'une ombre ; d'ailleurs, chez Homère et chez Virgile, les morts se plaignent de ne plus voir le soleil.

Contrastant avec cette évocation mélancolique, les vers 7 à 13 détaillent avec vivacité l'attitude libre des amants, celle qui a attiré la jalousie des vieillards. Cette vivacité est due à l'emploi du court impératif *Da !* donne ! en tête de phrase, ainsi qu'à l'anaphore (6 fois) de l'adverbe *deinde* ou *dein* (forme poétique), et à l'insistance sur les nombres de baisers, nombres hyperboliques qui sont, eux aussi, répétés (*mille*, *centum* – avec un effet de rime trois fois aux vers 7 à 9). Dans ces vers, le narrateur explique qu'il faut tenir caché le nombre exact de baisers échangés. Les Anciens croyaient que, si un étranger possédait sur eux des renseignements trop précis (le verbe « savoir est répété : *sciamus*, *sciat*), il avait la possibilité de « voir en eux » (*invidere* au sens littéral, qui a donné ensuite « envier ») et de leur jeter un sort (le mauvais œil). Cette superstition trouve un écho dans la croyance chez certains peuples de notre époque (en Afrique et en Asie) que celui qui possède la photo de quelqu'un possède aussi son âme. Les amants doivent donc prendre garde à la jalousie – c'est pourquoi elle est mentionnée deux fois (jalousie des vieillards et jalousie des spectateurs de leurs baisers). Cependant, cette précaution ne ternit pas l'élan optimiste du narrateur envers sa bien-aimée, et il n'est pas étonnant, pour un poème d'amour, que le dernier mot du texte soit *basiorum* (les baisers) !



En conclusion, Catulle, auteur latin virtuose inspiré de poètes lyriques grecs, mais laissant aussi parler son cœur, inspire à son tour les poètes français du XVI^{ème} siècle (Ronsard, Louise Labé), ainsi que des Romantiques (Lamartine, Hugo au XIX^{ème}) et des contemporains (Aragon, Valéry au XX^{ème}). La poésie est, avec la chanson, une forme privilégiée pour l'expression des sentiments amoureux et de la subjectivité.